

CRÉATION EN FRANCE DU PREMIER PARTI PROLÉTARIEN



Prolétaires de tous les Pays, unissez-vous !

L'opposition irréductible entre marxisme et révisionnisme est à l'origine de la création du PCMLF en 1967. L'existence ou non d'un parti fondant toute son activité sur la théorie marxiste a été l'enjeu de luttes politiques qui ont jalonné l'histoire du mouvement ouvrier. Ainsi en un siècle les communistes français ont-ils dû s'atteler par trois fois à la création d'un parti ouvrier : en 1880 pour défendre le marxisme contre les "possibilistes", en 1920 pour défendre le léninisme contre les tenants de la IIe Internationale, en 1967 contre le révisionnisme moderne (*). Le court texte que nous publions ci-dessous est extrait de l'"Histoire du mouvement communiste international" (1848 - 1917) à paraître aux Editions du Centenaire (traduit du chinois). Que ce passage soit une invitation à lire ce livre, véritable introduction aux classiques marxistes-léninistes, mais surtout à se pencher sur l'histoire du mouvement ouvrier dans notre pays.

H.D.

DOCUMENT

*c'est à Marseille
que fut fondé le premier
parti de la classe ouvrière*

Après l'échec de la Commune de Paris, le mouvement ouvrier français connut une chute brutale et Thiers, ne se tenant plus de joie, claironnait que le socialisme « *ne s'en relèverait pas de si tôt* ». Malgré tout, dans le court laps de temps de cinq années, les socialistes français recouvrirent leurs forces et reprirent leurs activités. Dans la seconde moitié des années 1870, les activistes du mouvement ouvrier, tels que Paul Lafargue et Jules Guesde, propageaient le marxisme et luttèrent résolument contre le réformisme bourgeois et l'anarchisme. C'est en 1879 que fut fondé, à Marseille, le premier parti de la classe ouvrière : le Parti ouvrier français. Marx et Engels soutinrent de toutes leurs forces et orientèrent la création de ce Parti. En 1880, ils prirent part directement au travail de rédaction du programme du Parti ouvrier français et Marx fournit oralement la partie théorique du programme général. Partant de l'expérience de la Commune de Paris, il insista sur la

nécessité de faire passer les moyens de production à la propriété commune et sur la nécessité, pour atteindre ce but, d'effectuer une révolution sociale sous la direction d'un parti prolétarien.

Après la fondation du Parti ouvrier français, une lutte acharnée entre deux lignes se déclara en son sein. La secte opportuniste représentée par Malon et Brousse qui s'étaient infiltrés dans les organes dirigeants du Parti déclara en paroles son adhésion au programme alors, qu'en réalité, elle refusait le but fixé par le programme : la réalisation du communisme. Ces opportunistes s'opposaient particulièrement aux idées de Marx sur la dictature du prolétariat et préconisaient de maintenir les activités de la classe ouvrière dans les limites des possibilités laissées par le système capitaliste, en avançant certaines revendications qui pouvaient être satisfaites dans les conditions de l'époque.

C'est ce qui leur valut de nom de « *possibilistes* ». En ce qui concerne le principe d'organisation du Parti, ils réclamaient pour chaque organisme le droit de modifier le programme du Parti afin de l'adapter aux conditions locales, ce qui revenait à supprimer l'organisation générale. Marx et Engels soutinrent les dirigeants du Parti, Lafargue et Guesde (ce dernier se tenait encore à l'époque sur des positions révolutionnaires), et les aidèrent à combattre fermement la fraction possibiliste.

La tension entre les deux lignes au sein du Parti s'aggravant sans cesse, une scission ouverte éclata finalement entre guesdistes et possibilistes lors du congrès de Saint-Étienne en 1882. Au cours de ce congrès, les possibilistes, utilisant des méthodes d'intrigants, falsifièrent les mandats de délégués pour conserver leur majorité. En fin de compte, ils réclamè-

(*) Sur la création du parti ouvrier français on pourra lire les textes de Jules GUESDE parus aux Editions sociales.

Textes choisis Collection "les classiques du peuple" Editions sociales.

Sur la création du PCF

"La nuit finit à Tours" par Jean FRÉVILLE publié en 1950, réédité et "corrigé" en 1970 aux Editions sociales.

"Il y a vingt-cinq ans naissait à Tours, le parti communiste français" article de Marcel CACHIN dans les Cahiers du communisme de décembre 1945 republié dans un recueil intitulé Ecrits et portraits (1964 Editeurs français réunis)

Sur la création du PCMLF

• Il y a dix ans Puyricard : article de Camille GRANOT dans Prolétariat No 15.

• Le "rapport politique" du congrès de Puyricard republié dans le recueil de textes de Jacques JURQUET : "arracher la classe ouvrière au révisionnisme".

rent la modification de la partie générale du programme et le remplacement de ce programme marxiste par un autre, opportuniste, dans l'espoir d'entraîner le Parti dans l'impasse de l'opportunisme. La fraction guesdiste s'y opposa résolument et quitta la salle pour tenir ensuite, à Roanne, son propre congrès où elle décida de conserver le nom du Parti ouvrier français et son programme révolutionnaire. Par contre, Malon et Brousse adoptèrent le nom de Fédération française des travailleurs socialistes, et ils abandonnèrent totalement le caractère de classe et les principes révolutionnaires du prolétariat.

Comment considérer cette scission et ces luttes au sein du Parti ouvrier français ? Étaient-elles une bonne ou une mauvaise chose ? Certains, tout en reconnaissant le caractère inévitable de cette scission, reprochaient au Parti ouvrier français de s'être uni à l'époque de sa fondation avec Malon et Brousse.

Face à cette tendance, Engels devait écrire : « *Au début, lors de la fondation du Parti ouvrier, il fallut admettre tous les éléments acceptant le programme : s'ils le faisaient avec des réserves, ils devaient le montrer par la suite* ». (1).

C'est ce qui arriva finalement. Après la scission du Parti ouvrier français, Engels, dans une lettre adressée à Bebel, le 28 octobre 1882, indiquait clairement que cette scission entre les deux fractions du Parti était inévitable et que le point en litige était une question de principe : faut-il conduire la bataille comme une lutte de classe, du prolétariat contre la bourgeoisie ou est-il permis de se contenter de gagner plus d'électeurs et de « partisans », en laissant de côté le caractère de classe du mouvement et du programme ? Les possibilistes étaient pour la

seconde formule et ils sacrifiaient de fait le caractère de classe du mouvement, ce qui rendait la scission inévitable. Du bilan de la lutte interne dans les partis allemand et français, Engels dégagait cette conclusion : « *Le prolétariat se développe partout au travers de luttes internes, et il n'y a point d'exception pour la France, qui crée pour la première fois un parti ouvrier. En Allemagne, nous avons derrière nous cette première phase de lutte interne (avec les Lassalliens), et nous en avons une autre devant nous. L'unité est excellente tant qu'elle marche, mais il y a des choses qui sont au-dessus de l'unité. Et si, toute notre vie durant, Marx et moi nous avons combattu les prétendus socialistes plus que quiconque (car nous avons pris la bourgeoisie uniquement comme une seule classe et ne nous sommes presque jamais laissés entraîner à des luttes partielles contre des bourgeois), il n'est donc pas question de geindre parce que l'inévitable lutte a éclaté* ». (2).

Avec l'aide de Marx et Engels, la fraction guesdiste de l'époque adopta pour l'essentiel une ligne marxiste ; elle dirigea activement les luttes de la classe ouvrière, et ses forces grandirent sans cesse alors que le parti possibiliste fut bientôt réduit à une petite secte (...)

(1) Engels à Bernstein (20 octobre 1882) « K. Marx et F. Engels, le mouvement ouvrier français II », page 113 — Petite collection Maspéro.

(2) Engels à Bebel (28 octobre 1882) Ibid page 111.